



miz here 2018

# HARZ-LABOUR

niverenn 21 — numéro 21



octobre 2018

# APOCALYPSE BABY

« Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme. »  
Frederic Jameson

« Il n'est rien de plus invraisemblable, de plus impossible, de plus fantaisiste qu'une révolution une heure avant qu'elle n'éclate ; il n'est rien de plus simple, de plus naturel et de plus évident qu'une révolution lorsqu'elle a livré sa première bataille et remporté sa première victoire. »  
Rosa Luxembourg

Si nous savons que chaque époque se croit plus atypique que les autres, nous n'arrivons pas à nous défaire du sentiment de vivre une période étrange. Le capitalisme aura bientôt épuisé la nature et l'être humain, qui se voit menacée dans son existence même. Un dixième des espèces d'oiseaux sont en voie de disparition. En trente ans, en Europe, c'est environ trois quart des abeilles et des insectes volants qui ont disparu. D'ici cinquante ans, la banquise aura fini de fondre, libérant virus et bactéries retenues depuis le Moyen-Âge. La chaleur sera devenue littéralement insupportable au niveau de l'équateur, des îles du pacifique seront englouties, et, quand les forêts brûleront, comme c'est déjà le cas tous les ans en Californie ou dans la péninsule Ibérique, il faudra s'habituer aux nuages noirs au dessus des villes. Au sein de la bourgeoisie, parmi ceux qui prédisent l'effondrement, certains se demandent comment il faudra repousser les réfugiés climatiques et les pillards, quand d'autres se rassurent en s'imaginant migrer au Groenland, qui aura reverdi. En attendant, au sein des ministères, la menace de la catastrophe sert à masquer le fait que l'activité et la persistance de ces institutions, sont en eux-mêmes catastrophiques.

Récemment, le petit numéro de Nicolas Hulot, appelant à s'unir pour faire face à la situation, n'avait d'autre but que de diluer les responsabilités de la catastrophe en cours. Après avoir servi de caution au gouvernement le plus libéral de l'histoire de la V<sup>ème</sup> République, le ministre a en effet décidé de finir en apothéose, en appelant à l'unité nationale au nom de l'écologie. Nous considérons quant à nous que n'importe quel accro au Mac Do ou n'importe quel fan de courses de bagnoles est moins nuisible qu'un discours tentant de faire croire à une égalité des responsabilités entre d'une part les PDG de Total, de Vinci, d'Ushuaïa ou de TF1, et d'autre part un citoyen qui ne trie pas ses déchets ou un fumeur qui jette son mégot par terre. Pour autant, le pitoyable sketch de l'ancien présentateur télé a surtout révélé la faiblesse de l'ordre en place et des institutions.

Chaque président de la République est en effet plus mal élu et plus rapidement détesté que son prédécesseur. Les scandales politique s'enchaînent, comme pour masquer le scandale qu'est la persistance de la politique classique. L'état de droit est dépassé sur son propre terrain à chaque fois qu'est votée une nouvelle loi antiterroriste ou étendu le pouvoir de la police. Les prédictions de l'économie, qui nous sert encore de métaphysique, concernent des échéances de plus en plus courtes. Les réformes néo-libérales sont imposées les unes après les autres, à tel point qu'il est désormais clair que chaque exécutif gouverne contre sa population. Quiconque se rend à la CAF, à Pôle Emploi, ou dans n'importe quel endroit cerné de portiques et de vigiles, constate que la société ne tient plus que par l'extension du contrôle. Dans les zones où sont parquées les populations que l'on décrète inemployables, l'activité de la police produira bientôt plus de désordre que d'ordre.

Régulièrement, ici ou là, quelques échauffourées

rappellent que les crimes de la police ne resteront pas longtemps impunis. En parallèle, la parole nationaliste et raciste se libère, et les migrants se noient dans la Méditerranée ou sur les routes de l'exil. Les ministres et les présidents parlent de plus en plus fort car plus grand monde ne les écoute. Les virilités caricaturales et presque parodiques de Trump, Erdogan et Poutine masquent mal que quelque chose ne va plus de soi dans l'ordre sexuel en place. En l'absence de sentiment commun, la Nation est dans chaque pays d'Europe invoquée jusqu'à l'absurde, comme un amputé a mal au membre absent.

« Dans les derniers siècles de l'Empire romain, tout était pareillement usé. Les corps étaient las, les dieux mourants et la présence en crise. Aux quatre coins d'un monde en exil, retentissait la grande supplique : qu'on en finisse. La fin d'une civilisation poussait à la recherche d'un autre commencement. »  
Et la guerre est à peine commencée

Au V<sup>ème</sup> siècle, étendu sur tout ce qui était connu du monde, l'Empire romain avait atteint ses limites, et la disette frappait une partie de sa population. Rongée par la corruption, discréditée, l'administration connaissait des difficultés croissantes à percevoir l'impôt. Après l'abdication du dernier empereur romain, le sentiment de supériorité des citoyens et l'autoritarisme des empereurs seraient vus comme des signes de faiblesse. Nombreux furent alors ceux qui imitèrent la plèbe qui, un millénaire plus tôt, avait fait sécession et déserté Rome.

« La fin d'une civilisation poussait à la recherche d'un autre commencement. (...) Et tandis que de fameuses sectes expérimentaient de singulières formes de communisme, certains cherchèrent dans la solitude l'exode nécessaire. Ils s'appelaient les monachoi, les solitaires, les uniques. Ils allaient s'installer seuls dans le désert, à des dizaines de kilomètres d'Alexandrie, et ils furent bientôt en si grand nombre, ces solitaires, ces déserteurs, qu'ils durent s'inventer les règles d'une vie collective ; et l'empire qu'avait sur eux l'ascétisme chrétien en fit les premiers monastères. Et on peut dire que des premiers monastères naquit en peu de temps une civilisation plus détestable encore que celle qui l'avait précédée, mais enfin, elle naquit de là. »  
Et la guerre est à peine commencée

Nous avons cité les causes fréquemment avancées pour expliquer la chute de l'Empire romain. Il est possible d'identifier des conditions matérielles et intellectuelles qui favorisent l'effondrement d'un régime ou la lutte révolutionnaire. Par exemple, pour la révolution française, citons l'essor des villes, le développement d'une classe salariée, la progression des critiques de l'absolutisme, et l'intérêt pour les idées libérales. Aucune situation n'est cependant réductible à des « déterminismes » ou à un « rapport de force ». Le « rapport de force » n'est que l'état d'une situation à un moment donné, et peu de paysans français ou de soldats russes imaginaient, quelques mois avant les révolutions de 1789 et 1917, voir bientôt Louis XVI et Nicolas II respectivement guillotiné et fusillé. Comme l'a écrit Camille Desmoulins, « en 1788, nous n'étions pas dix républicains ».

\*

« Ce qui caractérise actuellement notre vie publique, c'est l'ennui. Les Français s'ennuient. Ils ne participent ni de près ni de loin aux grandes convulsions qui secouent le monde (...) »  
Pierre Viansson-Ponté, Le Monde, 15 mars 1968

En France, au cœur des trente glorieuses, la vie politique et médiatique était pleine de silence. Silence sur la torture en Algérie, silence sur les immigrés vivant dans des bidonvilles, silence sur la misère, silence sur l'humiliation des femmes, silence sur l'exploitation des



ouvriers, silence sur l'avenir de la jeunesse, silence sur la solitude des étudiants, silence sur le vide existentiel produit par la société de consommation. En 1967, sur proposition de Castoriadis, qui préférait se consacrer à des tâches de « reconstruction théorique », le groupe Socialisme ou barbarie, issu du marxisme, s'autodissolvait, considérant que les conditions objectives n'étaient pas réunies pour un quelconque soulèvement. Au début de l'année 68, des journalistes, comme Pierre Viansson-Ponté cité ci-dessus, ne savaient pas encore qu'ils se ridiculisaient en parlant de la dépolitisation et de l'apathie de la jeunesse française.

En parallèle, les situationnistes expliquaient qu'une révolte n'est jamais réductible à la question économique, mais est aussi provoquée par une insatisfaction d'un tout autre ordre, qui a à voir avec le sens même de l'existence. L'opulence relative et l'accès à la consommation d'un nombre croissants d'occidentaux n'empêchaient pas le vide produit par le salariat, par la société de consommation et par le Spectacle. S'en suivront le séisme existentiel de Mai 68, les usines occupées, les dix millions de grévistes, les émeutes du Quartier latin où se retrouveront étudiants et travailleurs immigrés, le développement du féminisme et des mouvements homosexuels.

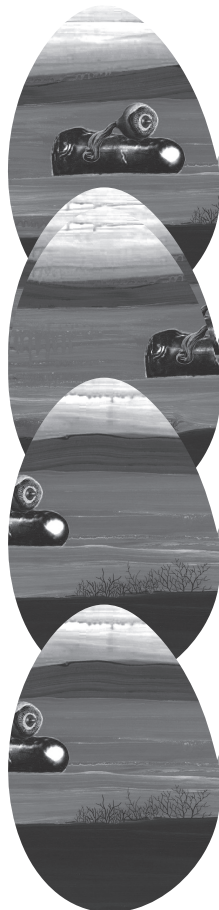
*« Je n'ai rien retenu de la leçon sur les vaincus  
Juste que c'est inutile de sans cesse être docile. »*  
Chevalrex

Aujourd'hui, dans un contexte de chômage de masse, de précarité et d'ubérisation, le rêve des néo-libéraux, un pays 3.0 où les mouvements sociaux n'existent pas, est en passe de devenir réalité. Tout simplement parce qu'il n'y a presque plus rien de social, au sens qu'avait ce mot au XVIII<sup>ème</sup> siècle : ce qui relie les êtres entre eux, le sentiment commun qui forme un peuple. La gauche s'est formée en même temps que la classe salariée et la République française, et elle décrépît à vue d'œil en même temps que ce qui l'a fait naître.

Cela ne signifie pas qu'il n'y aura pas de révolte. Il y a tout à reconstruire sur les ruines de la gauche, pour peu qu'on prenne acte de la situation. Le travail se raréfie et l'exploitation s'intensifie. La désolation règne. L'errance, l'ivresse et les plans cul viennent apaiser le sentiment d'être partout en étranger. Les textes de Booba, de Bagarre ou de Saez décrivent la vacuité des existences, et le débat pour savoir qui en a le plus conscience reste ouvert. L'étudiante de Rennes 2, fille de profs incapable de savoir quel métier elle pourrait bien exercer, et le galérien de Kennedy, fils d'ouvrier spécialisé exaspéré par les contrôles policiers, ont en commun de ne plus croire en l'avenir, et la conscience de n'être socialement rien.

Il apparaît difficile d'imaginer construire un mouvement de masse à partir des seules rencontres entre un syndicalisme moribond et le volontarisme de quelques dizaines de jeunes que la presse dominante qualifie d'anarchistes ou de militants d'ultra-gauche. Cependant, la situation n'est pas figée, et les différentes réformes prévues contre les étudiants, les chômeurs, les salariés et les retraités doivent être l'occasion d'une révolte d'ampleur, menée par les salariés qui ont encore quelque chose à défendre, et par la masse de ceux qui, jeunes, étudiants sans avenir, chômeurs, galériens, zonards, retraités pauvres et fatigués, ne sont déjà socialement plus rien et en ont pleinement conscience. À nous de concourir à rendre cela possible.

À ce titre, il faudrait sans doute garder à l'esprit ce que notait Kristin Ross dans *L'Imaginaire de la Commune*, et ce qu'on retrouve aussi, en définitive, dans presque toutes les périodes pré-révolutionnaire : l'importance de la diffusion de positivités. Car la Commune n'est pas née du néant le 18 mars 1871, mais elle a été largement discutée dans les cercles révolutionnaires



et les quartiers ouvriers dans les années précédant l'envahissement des Buttes Chaumont par les militaires de Thiers. C'est donc du croisement entre l'irruption massive et la diffusion large de nouvelles positivités que découlent les moments de potentialité révolutionnaire. Pour ouvrir demain au pied-de-biche il faut bien non seulement un pied-de-biche mais aussi l'idée que demain vaut mieux qu'aujourd'hui.

À la suite de 2016, parmi les pistes évoquées à la suite du mouvement, on trouvait celle qu'on appellera pensée de la chignole, celle qui œuvre à percer, trouser, faire fuir :

*« Le seul rapport que l'on peut avoir aux structures que l'on se donne, c'est de les utiliser comme paravents afin d'y faire tout autre chose que ce que l'économie autorise. C'est donc d'être complices de cet usage, et de cette distance. Une imprimerie commerciale tenue par un ami mettra ses machines à disposition les week-ends où elles ne tournent pas, et le papier sera réglé au black pour que rien n'en apparaisse. Une bande d'amis menuisiers utilisent tout le matériel auquel ils ont accès dans leur boîte pour construire une cabane pour la ZAD. Un restaurant dont l'enseigne est honorablement connue dans toute la ville accueille, en dehors de ses heures de service, celles des discussions entre camarades qui doivent échapper aux services de renseignement. Nous ne pouvons avoir recours à des structures économiques qu'à condition de les trouser. »*

Comité invisible, *Maintenant*, La Fabrique, 2017, p.104-106

Mais voilà, cette attitude n'est accessible qu'aux seules structures que l'on peut trouser utilement. Car le travail est dorénavant majoritairement antisocial. Aussi, la perspective initiale du syndicalisme révolutionnaire — prendre en main l'outil de production pour en changer l'organisation et le mettre au service direct de tous — est aujourd'hui une perspective caduque. La positivité qu'elle pouvait représentée n'est plus à l'ordre du jour. Quelle utilité révolutionnaire y a-t-il à préserver un centre d'appel qui vend des assurances au forcing ? Quelle utilité révolutionnaire à autogérer une centrale nucléaire ? Quelle utilité révolutionnaire à garder des contrôleurs pour les transports en commun ? Quelle utilité révolutionnaire pour les courtiers en immobilier ? Quelle utilité à nettoyer les bureaux de ces mêmes courtiers ? Quelle utilité à la dernière start up qui vous vend ce qui était gratuit auparavant ? etc. Ainsi le syndicalisme révolutionnaire d'aujourd'hui doit-être repensé et retrouver l'usage du sabot. Car il faut défaire, saboter et rendre impotentes les structures qui nous étouffent, qui nous contrôlent, qui coinent et écrasent. Le syndicalisme révolutionnaire conséquent est désormais celui qui saborde les entreprises antisociales et les dispositifs de contrôle tout en détournant ce qui a un intérêt à l'être. C'est un vaste travail de sape qui doit rendre caduque l'existence mêmes de ces structures. C'est l'électricien qui va débrancher les quartiers bourgeois pour rebrancher les squats d'exilés, c'est le serveur qui détourne les petits fours du couvent des jacobins pour les refiler aux wapou-wapou de la place Sainte-Anne, c'est l'informaticien d'une multinationale qui installe « par mégarde » un virus contagieux sur son poste de travail pour offrir à ses collègues quelques jours de répit pour faire ensemble un brassin de bière. C'est voler les nouvelles batteries automobiles à la Janais pour s'en servir avec l'éolienne faite main dans l'atelier du jardin collectif. C'est le technicien qui siphonne les véhicules de Linky pour permettre à son voisin de faire le wplein et d'aller visiter sa mère malade. Ces pratiques sont de celles qui, pour prendre une consistance politique conséquente, doivent se penser à l'aune d'une positivité communale diffusée grâce à l'exemple et incarnée dans des pratiques réelles articulées entre elles.

Saboteuses et chignoleurs de tous les quartiers, organisez-vous !

# NOUVELLES DE LA ZAD

**Zad, automne 2018. La bataille pour les terres est toujours en cours et, si les enjeux techniques et administratifs ont de quoi effrayer, il n'en reste pas moins que les terres ne sont pas encore aux mains de l'État et de l'agro-industrie.**

Aussi blessé soit le mouvement. Si l'État n'aura pas reculé devant l'idée de meurtrir les corps de plusieurs centaines de personnes — jusqu'à la mutilation de la main d'un jeune homme — pour détruire une quarantaine de cabanes, l'occupation des terres se poursuit. Certains continuent inlassablement de reconstruire des cabanes, notamment à l'est de la zone, quand d'autres tentent, par la voie administrative et la mobilisation des soutiens, de pérenniser ce qui a été sauvé. Ainsi, les 29 et 30 septembre avait lieu le rassemblement Terres communes, qui aura vu quelques deux mille personnes se promener sur le bocage, peindre un hangar, en monter un autre, accompagner un troupeau de brebis pour son installation sur la zone. Elles se sont également dirigées vers les terres de Saint-Jean du Tertre pour signifier à Babin — fief filou collectionneur de subventions, de « compensations » et de terres, arrosant de larges jets de glyphosate le trop plein de ronces des haies de ses champs à ses heures perdues — qu'il ne reprendra pas ses droits sur les parcelles que le mouvement a défendu contre le béton qu'il leur avait destiné. Certes, l'ambiance était bon enfant, mais, disons-le, nous aurions préféré que les plus de deux mille soutiens présents aient fait la route pour prendre de nouvelles terres à l'agro-industrie, pour communaliser des parcelles qui reviennent de droit au mouvement qui les a défendu. Ce petit manque, partagé par beaucoup sera sans doute important pour la suite : il faudrait pas qu'il se reproduise.

Lors de ces journées, des discussions prises à la volée suggéraient un certain nombre de perspectives intéressantes. L'une d'entre elles soulevait comme piste l'idée d'une articulation entre les luttes territoriales avec celles des chômeurs et précaires. Puisqu'il faut occuper les terres pour empêcher leur artificialisation inutiles, alors pourquoi ne pas en profiter pour permettre à des collectifs de gens en galère de se mettre au vert, de cultiver collectivement pour alimenter leurs luttes ? Et peut-être, permettre à certains sans-le-sous désireux de se frotter au travail de la terre, de s'installer en tant que paysans soutenus par des mouvements plus large, tout en gardant à l'esprit qu'il est

préférable, toujours, d'orienter l'usage des terres pour l'augmentation de la puissance collective plutôt que pour les installations conventionnelles et individuelles.

**Il faut dire à ce titre que l'usage des terres de la Zad ces dernières années a permis de retrouver le sens et les pratiques paysannes perdues depuis quelques siècles à peine : superpositions des usages sur une même parcelle, rotation des bénéficiaires du travail de la terre sur ces même champs, propriété collective sans possession individuelle, etc. Et c'est à partir de cet ensemble de pratiques que les zadistes qui ont été forcés de s'installer légalement, tentent de faire bouger les usages des professions paysannes.** Si les techniciens sans imagination de la Direction des territoires et de la mer ne savent pas traduire dans le droit ces pratiques qui vont à l'encontre de la pensée propriétaire, la Confédération paysanne, à ce jour, ne sait pas davantage comment travailler à partir de ces perspectives. Cette dernière a pourtant organisé récemment des occupations de terres appartenant à de grands propriétaires. Mais le caractère symbolique et éphémère de ces occupations, dont l'objectif revendiqué est de quémander un changement dans la loi, manque le coche en refusant de rendre ces occupations effectives et permanentes.

Pendant ce même week-end, on apprenait également que la multinationale Amazon souhaitait construire une plateforme géante à quelques encablures seulement de Notre-Dame-des-Landes, sur la commune voisine de Grandchamps-des-fontaines. Laquelle plateforme doit engloutir une quarantaine d'hectares sous des hangars logistiques qui verront s'appliquer des conditions de travail que les ouvriers du début XX<sup>e</sup> ne jaloueraient pas, en témoignent les travailleurs d'Amazon en Allemagne entré en grève dure récemment. Ne serait-ce pas là l'occasion de mettre en pratique les suggestions précédentes ?

Pour ce mois d'octobre, les enjeux seront encore importants. Le 12 aura lieu à la préfecture de Nantes la prochaine réunion du comité de pilotage orchestré par la préfète sur la restitution des terres mais aussi sur la prise en compte des formes d'habitats et des auto-

constructions nombreuses sur la zone. **FAUT-IL PRÉCISER QUE RENDEZ-VOUS EST DONNÉ, EN TRACTEUR OU À PIED, À MIDI DEVANT LES PORTES DE LA PRÉFECTURE DE NANTES POUR SOUTENIR LES EXIGENCES DU MOUVEMENT ?**

Celles-ci sont énoncées dans le communiqué appelant au rassemblement :

« - l'existence d'une paysannerie solidaire et d'une campagne vivante  
- la constitution d'une réserve de terres préservées pour qu'elles aillent en priorité à de nouvelles installations et non à l'agrandissement d'exploitation déjà compensées en argent et en terres à l'extérieur.  
- la prise en charge par le mouvement et les usager-es du territoire des espaces boisés de la Zad avec l'appui du collectif de bûcheron-nes, naturalistes, charpentier-es et poètes « abracadaboïs ».  
- le maintien possible d'habitats alternatifs et d'un espace d'expérimentation en ce sens.  
- la poursuite de ce qui s'est vécu et construit sur la Zad en terme de rapport au collectif et au partage, aux créations culturelles et sociales et aux liens avec d'autres terrains de résistances.  
- l'idée d'un bocage comme bien commun à préserver. »

Rien n'est fini donc, tout reste à faire.



**« On peut, comme c'est mon cas, partager l'essentiel de la critique du citoyennisme, mais considérer aussi, d'une part, que beaucoup de celles et ceux qui participent aux actions des organisations citoyennes sont tous disposés à en reconnaître les limites et, d'autre part, comprendre que la seule chose qui peut encourager à les dépasser, c'est le développement de nouvelles pratiques s'attaquant à la racine de notre dépossession. Pratiques multiformes et hétérogènes, de conflit et de solidarité, de vie quotidienne commune et d'édification de formes de vie autant que d'intensités collectives et de destruction. Contrairement à ce que donne à penser le triste spectacle de quelques milieux qui semblent lancés dans un concours à qui sera le plus radical, et ne trouvent leur raison d'être que dans une surenchère d'affrontements non seulement avec l'État et sa police mais aussi avec la bande voisine, la radicalité ne saurait être une pose. Si un certain militantisme contemporain a consacré le terme « citoyen », c'est parce qu'il a renoncé à se dire « réformiste » depuis que le terme de « réforme » a été abandonné à la réaction néolibérale. Ces milieux militants qui se méfient des partis et des politiques électorales mais continuent de voter sont presque tout ce qui reste de la décomposition du mouvement ouvrier. Ils ont renoncé à la vieille et féconde contradiction qui animait ce dernier, entre réforme et révolution, faute de croire encore à la moindre chance d'une possibilité de révolution. Les mots « citoyenneté » et « radicalité » sont utilisés quand on n'ose plus**

**parler ni de réforme ni de révolution. Pourtant, quelles que soient les limites de la démarche citoyenne ou de la posture radicale, s'attaquer aux Grands Projets\*, c'est s'avancer sur un terrain où s'enfoncent les racines de ce monde. Comme on**

**ne pense pas une réalité de la même manière selon qu'on la contemple de l'extérieur ou qu'on s'y confronte pour contribuer à la bouleverser, précisons qu'il s'agit ici de les attaquer, ces racines.»**

Serge Quadruppani,  
Le monde des Grands Projets  
et ses ennemis, (2018).

\* Par Grand Projet, il faut ici comprendre ce que certains appellent les GPII, les grands projets inutiles et imposés, qui, comme l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, sont installés de force par les autorités publiques et/ou par des grandes entreprises sans raison valable, sur des terres qui ne les ont pas demandées et qui ne les veulent pas.



*Pensant important de nous intéresser aux mécanismes de la faiblesse et de la fragilité nous avons souhaité en savoir un peu plus sur les manières qu'ont certaines institutions spécialisées de se confronter aux détresses, nous avons demandé à un proche sociologue d'écrire le texte qui suit.*

Au cours de mes travaux de recherche sur le rapport entre « souffrance et luttes sociales », j'ai eu l'occasion de travailler plusieurs années au sein d'une association de prévention contre le suicide. Il s'agissait d'un centre d'écoute par téléphone (S.O.S Amitié, S.O.S Suicide, etc.). Chaque jour, des dizaines de personnes viennent témoigner de leur déception à l'égard de la vie, de leur désespoir ou tout simplement de leur difficulté à être au monde, dans ce « monde-là ». Dans ces souterrains, bien souvent délaissés politiquement, on traverse toute sortes de vies en peine : celle d'un homme devenu tétraplégique suite à un accident routier et qui est dorénavant précipité dans la solitude et l'ennui. On écouterait une jeune femme habitée par la peur et la colère en raison d'un conjoint violent. On rencontrerait bien d'autres personnages crépusculaires ; un homme plongé dans la confusion en raison de sa découverte de ses préférences sexuelles, une dame âgée seule et ressentant le poids de la vie s'étaler sur ses épaules, un jeune homme qui se qualifie lui-même de schizophrène et qui raconte désespérément son expulsion du travail et sa réclusion dans son sinistre chez soi. On pourrait s'étendre indéfiniment sur ces différentes vies dévastées ou simplement en désordre. L'enjeu n'est certainement pas de compiler ces malheurs vécus. Il est plutôt de comprendre que ces espaces d'écoute — ces mondes souterrains — sont habités par des hommes et des femmes qui

souffrent, qui attendent et parfois espèrent des jours meilleurs. Ils ruminent aussi leurs blessures, se résignent ou encore désespèrent. La question est alors de savoir ce que l'on peut faire de ces milliers de témoignages ordinaires. Comment peut-on appréhender ces vies défaites, effacées et généralement invisibilisées ? Comment inventer des concepts pour donner forme à ces expériences sociales négatives vécues par les individus ? Comment expliquer ce qui précarise, mutile, dégrade, amoindrit ou anéantit ces vies ?

### LE MALHEUREUX COMME SUJET POLITIQUE : DES SAPES QUI FORGENT L'AVENIR

Pour l'écrire de manière lapidaire, le malheureux est un « sujet politique » en dépit de toute l'expérience de désubjectivation et de réification qu'il pourrait vivre. Il s'agit d'abord de relater cette expérience du désaveu de la vie. Ensuite, la visée est de découvrir les implications politiques de la souffrance en tant que cette somme de dénonciations du vécu est susceptible de conduire la société à se réfléchir dans ce qu'elle a de problématique. Ces sous-sols contiennent des « énergies étouffées » qui pourraient conduire à une transformation du monde social par le dessous. En quelques sortes, les malheureux sont des « sapes qui forgent

l'avenir ». Chaque histoire individuelle, intime et singulière est comprise dans sa tonalité politique. L'histoire individuelle est alors éclairée en un certain côté afin qu'une toute autre histoire s'agite en elle. Il ne s'agit plus d'une énonciation individuée mais bien d'une énonciation collective. Le geste est donc de tenter l'agencement d'une énonciation collective même si cette communauté est séparée, qu'elle est inexistante au sens où les malheureux n'entretiennent aucune relation entre eux et ne se revendiquent d'ailleurs d'aucune communauté sociale particulière. La critique exprime ces agencements dans les conditions où ils ne sont pas donnés par le dehors mais où ils existent comme « puissance transgressive » et comme « forces révolutionnaires » à construire. Il se trouve que la société n'est pas silencieuse face au problème de la souffrance. Elle s'est organisée pour la traiter et lui apporter des solutions pratiques. L'essentiel des réponses que ces associations apportent repose sur une instrumentation assez triviale de la psychologie issue notamment de K. Rogers. Pour le dire très simplement, il s'agit de « libérer la parole », de « faire parler le malheureux » de manière non directive. Par un jeu de

question et de reformulation, il s'agit d'aider le malheureux à trouver par lui-même les mots pour se dire

**UN CERTAIN REGARD SUR LA**



et les résolutions qu'ils pourraient mettre en oeuvre. L'essentiel de la réponse repose donc sur la parole (groupe d'écoute, de parole, etc.). En commençant à parler, il se pourrait que jaillissent des idées nouvelles qui aident l'individu à reprendre prise avec son existence. Or, on le sait bien, la souffrance n'est pas seulement une question de compassion, d'empathie, d'écoute et de soin. C'est une question qui renvoie aux moyens que nous avons pour maintenir une ouverture au monde. Parce que ces voix en appellent à une autre vie, la question nous est forcée de savoir ce qu'ils veulent dire, sur la nature des formes de vie qu'ils présentent parfois extrêmement confusément ou en creux de l'énonciation de leurs malheurs. Car rappelons-le, souffrir est toujours une attitude en réponse à certaines normes de ce que pourrait être une vie bonne. C'est précisément la tonalité politique de la souffrance qui est évacuée de ces pratiques de prise en charge de la souffrance. Lorsqu'un individu criera sa haine sur les institutions publiques et politiques, on lui

demandera de réfléchir sur les motifs intérieurs qui le conduisent à une telle révolte. S'il ne se remet pas d'une rupture sentimentale, on l'incitera à réfléchir sur son comportement au cours des histoires intérieures et on fera comme si l'amour était détaché des conditions sociopolitiques dans lequel on se trouve. Pour faire simple, le malheur trouve son origine dans sa « vie intérieure » ou dans son « parcours biographique ». En aucun cas le malheureux n'est incité à délibérer sur sa situation à l'aune de l'état du monde dans lequel il est condamné à vivre comme si le « dehors » n'exerçait aucune influence sur la vie. En résumé, si la société s'est ouverte à toute sorte de manifestations de la souffrance et s'en est indéniablement inquiétée, les causes réelles de celle-ci demeurent peu appréhendées. En somme, penser la souffrance n'est pas nécessairement s'enfoncer ténébreusement et corporellement à l'intérieur de ces vies abandonnées dans un délaissement sans espoir. C'est aussi et surtout se laisser dériver

dans les lignes de fuite que tracent ces déceptions pour le monde. Ainsi, la pensée est moins gagnée par un sentiment d'impasse et d'impuissance. Elle s'ouvre à nouveau en ne cherchant pas toujours plus de précisions sur la nature des malheurs et leurs causes probables. Elle se fend et s'ouvre aux devenirs en re-posant des questions certes classiques mais qui en appellent à la densité existentielle :

*Où irais-je si je pouvais aller ?  
Que serais-je si je pouvais être ?  
Que dirais-je si j'avais une voix et qu'on m'autorisait à apparaître non pour authentifier mes plaintes mais pour que celles-ci performant le monde ?*

Ce regard sur la souffrance est

peut-être l'expression d'un authentique respect envers ceux qui en veulent au principe de cette vie-là, à l'être qui ne paraît être rien d'autre que son devenir néant ou qui ne cesse de se fuir en raison du silence du monde. Pour reprendre les termes de G. Didi-Huberman, le sujet fatigué est une de ces « lucioles ». Les lucioles sont des lumières de faible intensité, intermittente, discrète et saccadée. Elles crépitent au milieu de la nuit (Didi-Huberman 2009 : 9). Elles sont la métaphore des vies minuscules, affaiblies, incertaines, et des âmes errantes qui n'en finissent pourtant pas de creuser et griffer l'ordre dominant. Les lucioles n'ont évidemment pas disparu. Seulement, nous avons désappris à les voir. Le geste de la critique sociale est de se mettre en quête de ces lucioles, de les faire apparaître, et de montrer ce qu'elles créent. La fatigue — le sujet épuisé — est l'une de ces lucioles. Certes, ces lucioles ne dansent ou ne poétisent pas. Elles parlent, ou plutôt, elles bégaiement et balbutient. Souvent, elles gémissent voire même elles ne sont capables que du langage inarticulé des larmes pour se raconter. Quel que soit l'immense fragilité des êtres qui s'épanchent dans ces



associations de prévention contre le suicide, il faut les voir comme des « résistances ». Les malheureux fantasment.

De toutes évidences, ils ne se soumettent pas docilement à ce qui leur est donné de vivre et de fait précarisent les normes du commun. En somme, la fatigue est une lumière mineure, saccadée et intermittente. Les malheureux n'ont pas perdu leur capacité d'idéalisation quand bien même elles ne sont certainement pas ce qu'elles ont pu être autrefois. Les malheureux sont de ceux qui attendent : qui attendent de la densité existentielle. En revanche, ce qui a disparu, c'est plutôt notre capacité à les regarder à les percevoir ou à les « apercevoir ». Car en effet, comme G. Didi-Huberman l'inspire (2009), il faut trouver la bonne place pour percevoir les lucioles. Cette bonne place n'est certainement pas celle que leur attribue les associations de prévention contre le suicide. On reconnaîtra qu'elles soutiennent les malheureux. Elles les réconfortent et parfois, elles les aident à trouver des raisons de s'attacher à la vie. Cependant, elles éteignent ces lucioles en enfermant leurs paroles dans des espaces clos et confidentiels. Elles mettent en cage les lucioles. La société dans son ensemble ne saura rien de ces milliers de plaintes anonymes. Et, dans le même mouvement d'enfermement physique de la parole, elles enferment la subjectivité en s'obstinant à dépolitiser la vie intime. « L'impuissance crie en moi » écrivait G. Bataille. Mais l'impuissance fait signe si bien qu'elle est « puissance de contestation ». (Didi-Huberman 2009 : 124)

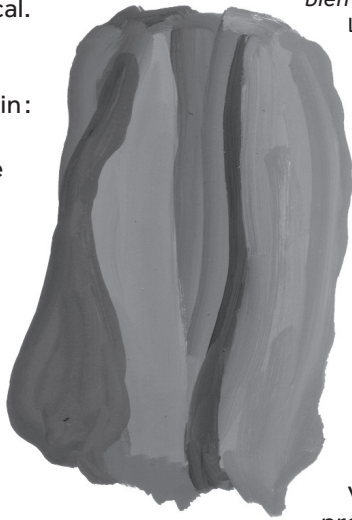
# LA PUISSANCE TRANSGRESSIVE DES MALHEUREUX

# ÉCHOGRAPHIE D'UNE FAIBLESSE

« Le remords ne prouve pas le crime, il prouve seulement une âme facile à subjuguier »  
Marquis de Sade, *Justine*

La faiblesse est cet état que chacune a désagréablement expérimenté à un moment ou à un autre de sa vie. Elle est cette fatigue qui peut pousser à baisser, parce que c'est plus facile qu'argumenter pour dire non, elle est cette résignation ponctuelle qui fait ignorer la main au cul dans un bar, elle est dans toutes ces situations où le réel renvoie brutalement chaque femme à sa condition de corps mis à disposition. Mais au-delà des vécus singuliers, la faiblesse est le produit de la différenciation sexuée et est construite comme une propriété intrinsèquement féminine. Justifiée anatomiquement par la béance du sexe féminin par les médecins, renforcée politiquement par l'idée d'un état de minorité des femmes, elle vient légitimer l'ensemble du fonctionnement patriarcal.

La faiblesse féminine est l'ensemble de la caractérisation du féminin : s'appuyant sur l'idée d'une fragilité biologique et sociale, d'une inconséquence toute féminine, elle est ce qui fait des femmes des petites choses fragiles qu'il s'agit de protéger. Elle est par conséquent au cœur du régime politique hétérosexuel : en imposant l'idée de la nécessité de protéger les femmes d'elles-mêmes, en les renvoyant au biologique et à leurs fonctions reproductrices, elle pose la dépendance au(x) pouvoir(s) chargé(s) de les prendre en charge et les cantonne à la sphère domestique. L'idée de faiblesse, en ce qu'elle suppose une incapacité au gouvernement de soi, appelle à la régulation des comportements. Elle est la mise à disposition des corps féminins à la puissance masculine car lorsqu'il s'agit de protéger, il s'agit



également de dompter. Pour le résumer brièvement, la faiblesse féminine est ce qui dépossède les femmes de leurs vies et les rend gouvernables.

« Loin d'être un principe d'égalité ou de réciprocité entre les sexes, l'hétérosexisme est un système de pensée qui, par la conjugalité même, et par la maternité, confirme la domination masculine dans les rapports de sexe. Il entretient les femmes dans l'idée que leur louable et généreuse douceur les destine naturellement au service de l'homme et de la famille et, parallèlement, conforte les hommes dans le sentiment que la femme leur est naturellement due, selon l'ordre des choses, et en raison aussi de leur « vaillance », obscure conviction qui justifie confusément et a priori les agressions et harcèlements sexuels de toutes sortes, perpétrés parfois en toute quiétude et même, étrangement, dans un esprit de relative légitimité qui donne à croire à une forme extrême de cynisme, là où il faudrait voir peut-être une sorte de naïveté paradoxale, bien entendu intolérable. »

Louis-Georges Tin, *Qu'est-ce que l'hétérosexisme ? Précisions sur un mot important*

Les capacités d'adaptation infinies du libéralisme lui permettent d'intégrer simultanément hétéronormativité et féminisme dans les techniques de gouvernementalité. La faiblesse, en ce qu'elle offre une prise sur la vie nue, permet donc de protéger, réprimer et réguler.


Or, la faiblesse se constitue en force politique à prétention hégémonique. Cette dialectique performative que nous appelons politique de la faiblesse est l'expression d'un certain féminisme libéral, dont nous savons pertinemment qu'il n'est ni le seul, ni majoritaire. Dans la multitude hétérogène, des individus aux identités singulières et aux oppressions spécifiques se regroupent et se déchirent, s'allient et se haïssent. Dans cette addition de « je » incapables

de former un « nous », la faiblesse devient une ressource politique et l'être victime un statut social porté en étendard. Toute la force de la faiblesse, toutes ses possibilités d'hégémonie en microcosme militant<sup>1</sup>, reposent sur les tentatives de renvoyer toute prise de position politique déviante à une violence infligée et insupportable. « Tu me fais violence » et « je me sens mal » étouffent toute potentialité conflictuelle et féconde. Et dans un espace où la légitimité politique repose sur l'identité, toute voix dissonante est nécessairement celle de l'ennemi, de l'opresseur, systématiquement singulier puisque tout est toujours une question d'individu.

\*\*\*

La politique de la faiblesse, en ce qu'elle est un produit du libéralisme, est une politique du ressenti individuel. En effet, se concentrer sur l'individu en le désincarnant de tout lien n'a rien de très original, c'est le cœur du libéralisme. Par ailleurs, l'imaginaire libéral de l'individu entrepreneur de lui-même se retrouve en plein dans le rapport que la politique de la faiblesse entretient avec l'identité. Là où les luttes féministes et LGBT précédentes, dans toutes leurs diversités, ont pensé les catégories politiques (femmes, hommes, lesbiennes, gays, trans, etc) comme des produits des rapports sociaux, comme catégories d'explication et de luttes, la politique de la faiblesse prône l'auto-définition. Les identités politiques, dans les luttes féministes au sens large, peuvent être le lieu de la rencontre entre des personnes aux vécus communs et peuvent représenter ce par quoi il est possible de se rapporter à une lutte. Il ne s'agit pas de nier ce que les identités politiques peuvent porter en terme de subversion de la norme, ce qu'elles ont permis et permettent encore dans la construction de communautés d'accueil pour les personnes marginalisées en raison de leurs identités de genre et sexuelle. Toutefois le corollaire de la définition identitaire peut être l'enfermement dans des luttes spécifiques relevant plus de l'aménagement des rapports existant que de la remise en cause d'un cadre normatif, politique et économique global. Il n'en reste pas moins que ces identités se construisent par rapport au réel et à partir de l'être. Alors que dans la





politique de la faiblesse, l'individu n'est plus homme / femme / gay / trans / lesbienne / bi / non-binaire, mais « il se sent ». Si nous laissons les exemples les plus caricaturaux aux conservateurs et aux réactionnaires qui n'ont rien d'autre pour tenter de légitimer leur critique du féminisme, on ne peut que constater que cette politique du ressenti individuel est simultanément le résultat et une des causes de la faiblesse des luttes. Elle en est le résultat, car quand les luttes n'ont plus la force de proposer un commun partagé, il devient difficile de se sentir lié à une puissance collective, et ne subsiste plus que l'individu, tristement seul face à lui-même et à un monde désolé. Quand la possibilité de se rattacher à un « nous » palpable aux incarnations concrètes s'effrite, le libéralisme offre des identités d'autant plus confortables qu'elles sont réduites à leur expression minimum et à leur abstraction maximum. Peu importe que nos pratiques soient hétérosexuelles, il suffirait de se sentir pansexuel pour rejoindre la communauté des opprimé-es, rompre l'isolement qui nous caractérise et se sentir à nouveau lié à quelque chose, fut-il concrètement inexistant. Mais ces identités désincarnées deviennent la cause de la faiblesse des luttes lorsque l'expression de soi en devient la fin et le moyen. S'il est évident que les luttes se doivent d'être réellement plus inclusives, cela ne peut se faire qu'in situ et non en théorie. Casser les codes de l'AG pour penser une fluidité de la parole est un impératif. Le faire par un ensemble de règles qui viennent alourdir un dispositif qui l'est suffisamment tendrait à produire l'effet inverse, en excluant quiconque n'en maîtrise pas les codes. D'autant plus quand est posé en préalable le présupposé de vérité absolue de toute parole dominée. Ce qui, dans un mouvement où l'identité n'est pas pensée à partir du réel, mais du ressenti, tend à engendrer, de fait, un surinvestissement du ressenti malheureux, afin d'acquérir une légitimité à parler.

*« La catégorie de sexe est une catégorie politique qui fonde la société en tant qu'hétérosexuelle. En cela, elle n'est pas une affaire d'être mais de relations (car les*

*« femmes » et les « hommes » sont le résultat de relations). La catégorie de sexe est la catégorie qui établit comme « naturelle » la relation qui est la base de la société (hétérosexuelle) et à travers laquelle la moitié de la population — les femmes — sont « hétérosexualisées » (la fabrication des femmes est semblable à la fabrication des eunuques, à l'élevage des esclaves et des animaux) et soumises à une économie hétérosexuelle. »*

*Monique Wittig, La pensée straight*

\*\*\*

La politique de la faiblesse se construit sur un paradoxe fondamental : revendiquant une logique guerrière contre les oppresseurs, l'identité politique ne se constitue pourtant qu'en négatif, par ce qu'autrui a fait. Dans ce rapport dialectique, seules deux figures peuvent exister : celle de l'opprimé, ici les femmes et celle de l'opresseur, les hommes. Or, là où le féminisme matérialiste a au moins le mérite de poser la contradiction en termes collectifs (la classe des hommes vs celle des femmes) et d'envisager la résolution sous un prisme structuraliste, la politique de la faiblesse pose le problème en termes individuels. Tout cela ne serait qu'anecdotique si cette prétention hégémonique ne tendait à nous enfermer dans une ré-essentialisation des identités politiques, qui s'affirme comme le nouveau mode de discrimination de l'ennemi. Ainsi, toutes celles qui refusent de se ranger dans la catégorie opprimée sont systématiquement renvoyées à l'opresseur, au masculin. Dans cette perspective, le discours féminin part nécessairement d'une position de victime et ne peut s'exprimer que dans le ressenti, l'affect, le sensible, le singulier et le sentimental. Il y aurait donc une seule manière légitime d'être femme, qui se définirait à partir de l'impuissance. Or, le geste fondateur de Simone de Beauvoir, ce qui en fait toute la puissance, est bien d'affirmer qu'être femme n'est pas une essence mais se construit dans l'existence, avec les possibilités de subversion que cela offre. Logiquement, si toute

transgression à la norme portée par la politique de la faiblesse est conçue comme une rupture avec le féminin, la catégorie « femme » ne peut que se réduire à son expression la plus pauvre et la plus triste, celle de victime du patriarcat. Par conséquent, nous cesserions donc d'être des femmes dès que nous refusons de nous définir à partir d'un statut de victime, qui ne pourrait que signifier le constat de notre défaite par ce que cela laisse comme prise sur nos vies. Lorsque nous choisissons notre puissance collective comme point de départ, et non notre faiblesse, nous cherchons à nous extraire du rapport dialectique au masculin, et nous affirmons alors notre indépendance. Cette affirmation d'indépendance, si elle ne nous extrait pas pour autant des rapports genrés, est la condition de possibilité d'un rapport à la lutte qui ne soit pas une réaction perpétuelle aux agressions subies, mais au contraire l'affirmation de nos volontés. S'il ne s'agit pas de contester qu'en régime politique hétérosexuel, la position féminine est tout sauf enviable, il s'agit de refuser de nous y laisser enfermer. Et si, dans ce régime politique précis, et non dans un absolu qui n'existe pas, il paraît difficile de totalement désertier la catégorie « femmes », ne serait-ce que parce qu'elle produit des effets concrets sur nos vies, il s'agit au moins de ne pas l'essentialiser. Lorsque Wittig affirme que « les lesbiennes ne sont pas des femmes », elle précise que c'est en ce qu'elles se soustraient à la norme hétérosexuelle. Par conséquent, ce qui peut être un point de départ (une position subalterne et la légitime révolte face à des rapports de pouvoir s'exerçant sur nos vies) ne peut ni être un point d'arrivée, ni se résoudre par un simple renversement de la norme, fondés sur la morale du ressentiment. Or, c'est bien ce qui se produit lorsqu'on définit l'ami et l'ennemi dans un essentialisme binaire.

*« La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le ressentiment lui-même devient*



*créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres, à qui la vraie réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire. [...] Ce renversement du coup d'œil appréciateur — ce point de vue nécessairement inspiré du monde extérieur au lieu de reposer sur soi-même — appartient en propre au ressentiment : la morale des esclaves a toujours et avant tout besoin, pour prendre naissance, d'un monde opposé et extérieur : il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimulants extérieurs pour agir ; son action est foncièrement une réaction. »*  
Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*

\*\*\*

La morale du ressentiment se noue dans la dialectique du maître et de l'esclave. En effet, dès le moment où nous construisons notre position sociale subalterne comme identité politique, nous nous définissons toujours à partir d'autrui, et à partir de ce qu'autrui nous fait. Comme il ne peut y avoir de maître sans esclave, pour exister, la figure de l'opprimé a besoin de l'opresseur. Et par conséquent, il ne peut y avoir d'opresseur s'il n'a d'opprimé sur lequel exercer son oppression. Or, si d'un côté la politique de la faiblesse n'envisage comme seule ligne de fuite que la résolution classique de la contradiction dialectique où l'esclave prend la place du maître ; d'un autre côté, elle tend paradoxalement à figer les figures de la victime et du bourreau en les extrayant de tout rapport d'oppression. Dans nos luttes, cela s'incarne dans une morale affaiblissante où tout ce qui est exprimé à partir d'une position minoritaire tente de s'imposer, en dehors de toute incarnation concrète, comme vérité et comme norme absolues. La figure du « dominé » devient ainsi celle de l'innocence originelle, étalon de mesure du Bien et du Mal, dépossédée de toute responsabilité dans ce qui se joue, au nom de la culpabilité du dominant. Quiconque parle à partir de son ressenti se doit d'être entendu, quitte à mettre en péril toute potentialité collective. Évidemment que le racisme, le sexisme, l'homophobie, la transphobie ne devraient plus avoir

de place dans les luttes, évidemment qu'ils doivent être visibilisés pour que nous puissions avoir prise sur les processus. Pour autant, la recherche constante du plus petit dénominateur commun, trop souvent sans lien avec le réel, réduite à des déclarations d'intention ou à un concours de virtuosité dans la maîtrise des codes militants, tend à produire plus d'exclusion que d'inclusion en freinant toute possibilité de rencontre ou d'élaboration commune. S'il est essentiel de remettre en cause les logiques de nos milieux et ce qu'elles peuvent avoir d'excluant, cela ne doit pas paralyser toute possibilité d'action. Or, c'est ce qui se produit dès l'instant où on considère que le ressenti individuel doit donner la mesure à l'envie collective et que toute posture un peu ferme ou élaborée, ne s'appuyant pas sur un « je suis victime », est d'une violence insupportable. D'autant plus, qu'en cas de désaccord, il n'y a pas vraiment d'autre perspective que le concours de « qui a la plus grosse oppression », ce qui est non seulement d'une médiocrité affligeante, mais met en concurrence des vécus singuliers au lieu d'offrir une perspective commune. L'égalitarisme par la faiblesse et la fragilité, la mise en scène d'identités individuelles qui s'entrechoquent dans un espace de luttes, s'opposent factuellement à une politique active de la construction de liens qui ne soient pas basés sur la pitié, et nous empêchent de prendre réellement soin les uns des autres. La reconnaissance de la douleur d'autrui n'est pas un geste politique en soi, il est au mieux un préalable à un geste qui ne soit pas désincarné du réel. Se satisfaire de son rôle d'allié attendant bravement les instructions est une dépossession politique totale, et plus merdique encore, une déresponsabilisation absolue. Il sera toujours facile pour un mec d'apprendre les codes du discours non-oppressif, de mettre publiquement en scène sa déconstruction, de se taire en AG et de soutenir les propositions portées par des meufs. Obéir à la morale, suivre les règles, participer à la reproduction de la norme, même si cela s'opère dans un renversement normatif, tout ça n'a rien de très subversif et ne vient rien bouleverser, si ce n'est vaguement des postures singulières. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, sous prétexte d'être inclusif, égalitaire, et de ne faire violence à

aucun ressenti, la répertoriation des comportements « problématiques » et la focalisation sur des normes, le plus souvent langagières, a, la plupart du temps, pour seul effet d'opérer une distinction entre ceux qui savent et ceux qui « ne sont pas déconstruits », et in fine de rejeter hors de certains milieux militants ceux qui n'en maîtrisent pas les codes. La déconstruction individuelle a, en plus de permettre d'occuper une place en montrant qu'on maîtrise les codes d'un milieu, ceci de très pratique qu'elle n'oblige en rien à se confronter à l'action politique. Faire la liste de ses « privilèges » n'est en aucun cas une action sur quoi que ce soit, elle ne met en jeu que soi-même... face à soi-même. Et face à l'altérité, elle ne peut relever que d'une opération de communication, une manière de se vendre similaire à l'établissement d'une liste de compétences sur un CV. Comme l'individu moderne va soigner son moi, son ça et son surmoi en culpabilisant sur le divan du psy, le militant 2.0 s'offre sa propre introspection en se déconstruisant devant son ordinateur. Cela permet par ailleurs de se laver les mains de toute prise en charge collective des questions de sexisme au nom de la priorité « aux premières concernées ». C'est même parfaitement compatible avec le fait d'être un connard en privé, mais ça permet d'être un connard conscient d'être un connard. Il ne s'agit donc pas de pleurer sur une supposée perte de pouvoir des hommes, qui pourrait nous réjouir, mais nous ne pouvons ni désirer, ni nous satisfaire que notre seule perspective politique soit l'inversion de la norme.

*« C'est à ce point, précisément, que se révèle toute la complexité du brouillage entre ami.e.s et ennemi.e.s, à laquelle le féminisme se retrouve sans cesse confronté. Une réelle transformation ne viendra pas de l'adoption d'un code de comportements irréprochables, mais bien de l'attention toujours renouvelée à l'autre et aux signes qu'il ou elle envoie, à la circulation du pouvoir, à la complexité et la profondeur des relations. »*  
Premiers pas sur une corde raide

\*\*\*

D'autant plus que cette inversion toute discursive des normes se fait surtout performative lorsqu'elle impose au

groupe des formes « inclusives » de règlements intérieurs, et une régulation d'autant plus forte des comportements qu'elle se veut incontestable. Quiconque a vécu une occupation récente de fac a de fortes chances d'avoir été confronté, au mieux dans un espace déterminé, au pire dans tous les espaces occupés, à la liste des comportements proscrits dans le lieu. Au nom du *safe*, c'est à dire littéralement, de la sécurité. Et c'est peut-être l'un des points les plus insupportables de la politique de la faiblesse, qui tente de concilier simultanément un discours s'appuyant sur une position de dominée qui nécessiterait un agencement spécifique et une logique pseudo-guerrière contre la classe des hommes. Sa traduction concrète s'accomplissant trop souvent dans des mesures sécuritaires, suite logique de la perspective dialectique, nous ne pouvons que constater que c'est ici que se rejoignent, de manière criante, libéralisme et politique de la faiblesse. Créer sans cesse de nouvelles catégories toujours plus étroites, resserrer à l'infini le quadrillage, proscrire les comportements déviants, réguler chaque geste, réaffirmer de manière coercitive de nouvelles normes, tel est le propre des formes de pouvoir libérales que la politique de la faiblesse vient réinvestir sous couvert de subversion. Corollaire de l'injonction libérale au bonheur, le bien-être devient la finalité des luttes, sans que ne soient jamais pensés les bouleversements positifs qui s'opèrent lorsqu'on ose se mettre en jeu dans le collectif. Le cocon confortable de l'espace *safe* tue de fait l'expression de nos désirs collectifs, leurs développements et leurs affirmations politiques. Les nouvelles formes de police viennent rappeler à l'ordre quiconque tente de briser la routine de luttes fades et sans saveur, normées, codifiées, qui ne viennent que déplacer dans d'autres espaces la grisaille du quotidien. Elles viennent recréer les prisons normatives que nous nous attachons à attaquer sans cesse. Paradoxalement, alors que les espaces de luttes pourraient être ceux de nos rencontres sur des bases volontaires et non subies (comme à l'école ou au travail), les polices du comportement oppressif tendent à recréer les institutions qui nous enferment ordinairement. À ne s'attacher qu'aux micro-agressions, à traquer

chaque mot déviant, on annihile la fluidité d'une réaction en contexte, et proportionnée à la gravité des faits. Tant que tous les actes seront mis sur le même plan, que chaque propos sexiste sera traité comme une agression sexuelle, nous ne pourrons agir ni sur l'un, ni sur l'autre. En outre, s'il est illusoire de croire que la norme et la coercition pourront réguler tous les comportements, cela ne peut en aucun cas être désirable. Partir de soi pour rencontrer l'autre dans le cadre des luttes, ce n'est pas lui imposer nos règles, mais au contraire, accepter de s'engager, de laisser une part de soi dans la relation qui se noue. Au carcan étouffant du *safe*, nous ne pouvons qu'opposer le frisson collectif qui s'exprime lorsque nous osons ensemble affirmer nos volontés. C'est la saveur de chacune de nos victoires, celle du lieu arraché à sa fonctionnalité première pour devenir un espace d'expérimentation, celle de la force des marches de nuits non mixtes permettant d'affirmer une présence dans des espaces qui nous étaient refusés, celle d'une complicité de fait dans le danger partagé. C'est la joie intense qui nous saisit lorsque nous nous laissons happer par l'envie commune, au lieu de sans cesse tenter de la dompter au nom de la morale. S'affranchir des codes moraux, accepter de s'abandonner à la situation, penser nos réactions en contexte et non dans un absolu théorique vide de toute signification, c'est se laisser la possibilité d'agir de manière concertée, et d'autant plus forte qu'elle est en prise avec le réel.

*« Souvent, l'approche liée à l'identité et au style de vie est séduisante car elle crée l'impression d'être engagée dans une pratique. Cependant, au sein de n'importe quel mouvement politique qui vise à transformer radicalement la société, la pratique ne peut pas uniquement se résumer à créer des espaces au sein desquels des personnes supposées radicales expérimenteraient la sécurité et le soutien. Le mouvement féministe pour mettre fin à l'oppression sexiste engage activement ses participant-e-s dans un combat révolutionnaire. Et un combat, c'est rarement safe et agréable. »*  
bell hooks, *Ne suis-je pas une femme*



**« LA RÉPRESSION, ÇA EXISTE ET ÇA EXISTE MASSIVEMENT. MAIS EST-CE QUE C'EST POLITIQUEMENT JUSTE ET HISTORIQUEMENT EXACT DE NE JAMAIS SAISIR LE POUVOIR QUE SOUS CETTE FORME QUASI CARICATURALE QU'EST LA RÉPRESSION ? JE DIRAIS, LA RÉPRESSION, C'EST LA FORME TERMINALE DU POUVOIR. C'EST-À-DIRE LE MOMENT OÙ, EN EFFET, IL RENCONTRE CERTAINES LIMITES, OÙ ÇA BUTE, OÙ IL NE PEUT PAS ALLER PLUS LOIN ET OÙ LE RAPPORT DE FORCE, DANS SA BRUTALITÉ NUE, RÉAPPARAÎT. À CE MOMENT LÀ, IL S'ARME. MAIS EN FAIT, BIEN AVANT CELA, BIEN EN AMONT DE CE POUVOIR TERMINAL, IL Y AVAIT TOUTE UNE SÉRIE DE MÉCANISMES BEAUCOUP PLUS COMPLEXES, BEAUCOUP PLUS INVESTISSANTS ET QUI NOUS TRAVERSENT DE FAÇON BEAUCOUP PLUS SOLIDE. ON SAIT BIEN, D'AILLEURS, QUE QUAND UN POUVOIR USE DE LA MATRAQUE, C'EST QU'IL EST TRÈS FAIBLE, C'EST QU'IL EST À BOUT. »**

Michel Foucault, *Pouvoirs et émancipations*. Entretien avec quatre militants de la LCR, membres de la rubrique culturelle du journal quotidien Rouge (juillet 1977)

# OCCUPATION

Après avoir occupé une médiathèque, le CRIJ, le TNB, été (pour une partie d'entre eux) relogés dans un gymnase, puis en avoir été expulsés, une trentaine de migrants (huit familles) ont trouvé refuge à partir du 2 octobre à l'université Rennes 2.

Lorsqu'on les rencontre, les réfugiés, accompagnés par le Collectif de soutien aux personnes sans papiers, et soutenues par les syndicats étudiants, insistent sur le fait qu'avant cette occupation, plusieurs d'entre eux étaient à la rue, y compris les personnes malades et les enfants. La plupart d'entre eux, originaires d'Europe de l'est, souhaitent pouvoir vivre en France, et obtenir un logement social. Et comme le dit une femme rencontrée dans le bâtiment B, à propos de cette série d'occupations aux allures d'errance, « *depuis que je suis en France, j'ai vécu partout, sauf dans un appartement* ». En attendant, le Collectif de soutien revendique l'ouverture d'un centre d'accueil ouvert à tous et sans conditions. Nous appelons tous nos lecteurs à soutenir ces personnes, et à rejoindre les occupations en cours. Pour suivre l'évolution de la situation, rendez-vous sur la page facebook du Collectif de soutien aux personnes sans papiers de Rennes – CSP35.

Pour qui sent l'étrangeté de la vie,  
l'étrangeté de l'existence  
et l'étrangeté même de l'amour  
ou du rutabaga, du hareng saur et des libellules...  
l'étrangeté d'être face au mystère de la lumière  
l'étrangeté du réveil-matin, de la loi des dieux ou des hommes,  
pour qui sent ainsi il n'y a pas d'étranger  
ni de coupures sur les lèvres  
juste la césure qui sert à embrasser  
à trop parler parfois, mais à se dire  
que non, il n'y a pas d'étranger  
il n'y a pas d'étranger.

Du 09 au 13 octobre,  
la Maison de la Grève  
accueille dans ses locaux  
la semaine DÉVIANCES

## DÉVIANCES : GENRES, DÉSIR ET RÉVOLUTION

« DÉVIANCES. Prendre le chemin inattendu. Faire du hors piste. Mais jamais seul, en y entraînant plus que soi, appel d'air, contagion. Les homosexuels du FHAR utilisaient la métaphore du tuyau percé « les homosexuels font fuir la société de toute part ». Aujourd'hui, nous avons besoin de mots qui contiennent un caractère affirmatif, presque dangereux. Le mouvement queer est sauvage car il ne prétend pas à une nouvelle organisation sociale, nouvelle étape de l'humanité civilisée. Mario Mieli le formulait ainsi : « La lutte homo révolutionnaire n'a pas comme objectif l'avènement de la tolérance sociale pour les gays, mais plutôt la libération du désir homoérotique présent dans chaque être humain. La complète désinhibition des tendances homoérotiques est une des conditions sine qua non de la création du communisme. »

plus d'infos sur [maisondelagreve.org](http://maisondelagreve.org)



# JOUIR AVEC OU SANS ENTRAVE

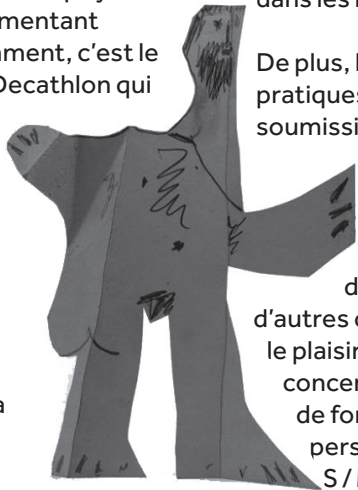
## CE QUE LE BDSM PEUT NOUS APPRENDRE

« Car liez-moi si vous le voulez, mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe. »  
Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu.*

Si le BDSM (Bondage, Domination / Discipline, Soumission / Sadisme, Masochisme) est encore pour beaucoup de personnes un sujet de blagues voire de moqueries, l'intérêt pour les pratiques et discours qui y sont liés semble aller augmentant d'année en année. Récemment, c'est le community manager de Decathlon qui indiquait sur twitter que les ventes de cravaches avaient explosé suite à la sortie du film *50 nuances plus sombres...* Certes, pour nombre des adeptes qui souhaitent politiser la pratique ou tout simplement porter un discours à son sujet, la relation montrée dans *50 nuances de Grey* et sa suite a bien plus à voir avec le patriarcat et la société bourgeoise qu'avec une quelconque subversion des normes. Aussi, dans la plupart des articles de presse, lorsque le sujet du BDSM est évoqué, c'est aussitôt pour distinguer les pratiques considérées comme hard de celles dites soft, et renvoyer toute activité au divertissement, à la volonté de pimenter ou faire durer sa relation de couple (hétérosexuel, toujours), comme on part en week-end à la campagne ou décide de faire un troisième enfant.

Cependant, pour qui souhaite réfléchir aux rapports de pouvoir qui traversent les relations et se questionner sur la possibilité de leur visibilité, de leur subversion ou de leur retournement, le BDSM semble être un bon outil. Dans ces relations, plutôt que de nier l'existence du pouvoir qui nous traverse et nous produit, le but est d'oeuvrer à sa circulation, à son détournement ou à son retournement, et d'en tirer plaisir. Certes, nous connaissons les

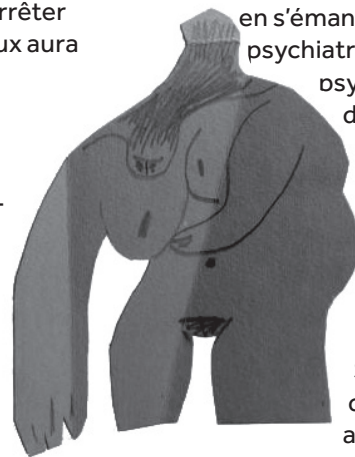
discours de ceux qui affirment que les adeptes du BDSM seraient, malgré certaines transgressions, extrêmement respectueux de la dichotomie domination / soumission. Pourtant, le fait de tirer plaisir des pratiques de domination et de soumission, souvent lié à la conscience du caractère arbitraire de cette pantomime, constitue un trouble dans les rapports de pouvoir.



De plus, la réduction du BDSM aux pratiques de domination et de soumission par ses détracteurs montre une certaine méconnaissance. Si la hiérarchie est, dans le BDSM, parfois l'enjeu de la relation, dans d'autres cas, il s'agit de chercher le plaisir dans l'égalité, ou de se concentrer sur les rapports de force. Par exemple, des personnes pratiquent le S/M sans qu'une personne ne domine l'autre, par

intérêt pour les jeux d'impact et les différentes formes de douleur. Dans d'autres relations, à l'intersection du bondage et du S/M, les protagonistes s'accordent sur le fait d'arrêter le jeu dès que l'un des deux aura pris le dessus sur l'autre.

En outre, le fait que l'agencement « BDSM » s'est substitué au « sado-masochisme » inventé par les psychiatres et médecins hygiénistes, puis repris par Freud ne dénote pas seulement une volonté d'inclure le plus de pratiques et de personnes possibles dans l'acronyme, mais marque aussi une remise en cause des grilles de lectures psychiatriques et psychanalytiques du « sado-masochisme ». La prise de distance vis-à-vis de la pathologisation du phénomène a été progressive, et l'une des étapes fut la remise en cause du faux doublon « sado-masochisme »,



que Deleuze désigna comme un « *monstre sémiologique* ». Puisque le psychiatre Richard von Krafft-Ebing avait, dans son étude des « perversions sexuelles », forgé les termes de « sadisme » et de « masochisme » à partir des écrits de Sade et Sacher-Masoch, et que Freud avait considéré le masochisme comme un sadisme inversé, Deleuze relut les œuvres des deux romanciers, pour constater que sadisme et masochisme ne sont ni des opposés ni des compléments, mais des désirs distincts, agencés différemment. Si le sadisme est le plaisir à infliger une douleur, le masochisme n'est pas (seulement) le plaisir à souffrir, mais, pour Deleuze lisant Sacher-Masoch, « *doit être défini par ses caractères formels, non pas par un contenu soi-disant dorigène. Or, de tous les caractères formels il n'y en a pas de plus important que le contrat.* » Ainsi, « *le masochisme ne peut pas se séparer du contrat, mais en même temps qu'il le projette sur la femme dominante, il le pousse à l'extrême, en démonte les rouages et, peut-être, le tourne en dérision* ». Cette analyse, développée dans une étude s'opposant à la psychiatrie et contredisant certaines conceptions de la psychanalyse sans rejeter totalement cette discipline, sera partiellement suivie par Lacan, confirmant que « *le sadisme et le masochisme sont deux voies strictement distinctes* ».

Prolongeant cette réflexion en s'intéressant aux pratiques contemporaines plutôt qu'aux œuvres de Sade et Sacher-Masoch, tout en s'émancipant des catégories psychiatriques et des réflexions psychanalytiques à propos des « perversions » (ce que Deleuze fera aussi dans *L'Anti-Œdipe*, quelques années après son étude sur Sacher-Masoch), Foucault pourra insister sur la dimension ludique des relations S/M, et sur la nécessité de ne pas les réduire aux pulsions sadiques et masochistes : « *Je ne pense pas que ce mouvement de pratiques sexuelles ait quoi que ce soit à voir avec la mise au jour ou la découverte de tendances sado-masochistes profondément enfouies dans notre inconscient. Je pense que le S/M est beaucoup plus que cela ; c'est la création réelle de nouvelles possibilités de plaisir, que l'on n'avait*

pas imaginées auparavant. L'idée que le S/M est lié à une violence profonde, que sa pratique est un moyen de libérer cette violence, de donner libre cours à l'agression est une idée stupide. (...) Je pense que nous avons là une sorte de création, d'entreprise créatrice, dont l'une des principales caractéristiques est ce que j'appelle la déssexualisation du plaisir. L'idée que le plaisir physique provient toujours du plaisir sexuel et l'idée que le plaisir sexuel est la base de tous les plaisirs possibles, cela, je pense, c'est vraiment quelque chose de faux. Ce que les pratiques S/M nous montrent, c'est que nous pouvons produire du plaisir à partir d'objets très étranges, en utilisant certaines parties bizarres de notre corps, dans des situations très inhabituelles, etc. »

Illustrons cela par un exemple. Une fiction, dont la cohérence est par nature factice, ou peut-être un récit issu d'un souvenir, reconstruit, recomposé, et dont on aurait expurgé des éléments qui ne servaient pas notre propos. Un exemple, un récit, donc :

*Il est au sol, un jeune homme étendu. Il est fier que sa soumission plaise à son amie. Elle lui a fait décrire la position dans laquelle il se trouvait. Il a énormément apprécié cette attention, lui qui sait, grâce à Lacan, que jouir c'est se voir vu en train de jouir. Puis elle l'a giflé, pour son plaisir à elle. Elle lui a ordonné de la remercier. Il l'a fait. Sincèrement. Il a aimé être humilié par elle, le faire parce qu'elle le lui ordonnait. Lorsqu'elle a décidé de le frapper, elle lui a demandé d'évaluer la douleur, sur une échelle de un à huit. Puis, dans le but, croit-il, ne pas dépasser ses limites, elle lui a demandé jusqu'où il souhaitait qu'elle aille. Il aurait préféré ne pas avoir à faire cette évaluation. Il le lui dira. Elle répondra qu'elle ne lui a pas posé cette question par peur d'aller trop loin, mais pour savoir ce qu'il ressentait, évaluer la situation : « Si je ne te posais pas de questions, je ne saurais pas ce que tu ressens, et j'aurais donc moins de contrôle sur ce que je fais et sur ce que tu vis. » Il est incapable de dire quel niveau de douleur il souhaite atteindre. Cela confirme qu'il n'aime pas cette douleur en tant que telle, et sa partenaire trouve cela très satisfaisant. Il aime l'agencement, le contexte, l'intensité de ce rapport, la relation créée par cette attention de l'un à l'autre. Il est au sol, donc, et elle s'approche. Il sait ce qui l'attend,*

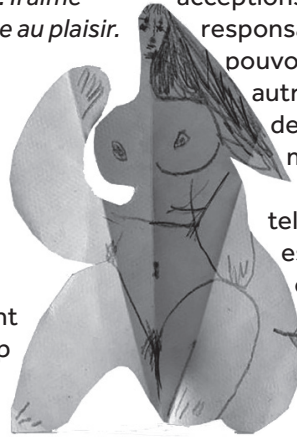
*pour son plus grand plaisir. Elle l'avait prévenu : « si c'est le délire des mes partenaires, je peux pratiquer la violence, la vraie, les coups de pieds qui continuent de pleuvoir, même à terre. » Il a consenti : « je peux m'y préparer, et je pourrai probablement l'encaisser, apprécier de sentir ce pouvoir sur moi, et trouver ma satisfaction dans ce lâcher prise. » Elle lui donne un coup, dans la jambe, puis un autre, dans le ventre. « Ah, je vois que tu n'aimes pas ça, tu étais prévenu... », semble-t-elle jubiler — c'est du moins ce qu'il comprend, ou ce qu'il souhaite imaginer à ce moment —, avant de lui porter un autre coup de pied. Il avait précisé qu'en dehors des pratiques qu'il citait explicitement comme hors des limites qu'il avait fixées, le fait qu'il n'aime pas un acte ne devait pas être une barrière. Elle a parfaitement compris où il voulait en venir. Il aime cette finesse, et s'abandonne au plaisir.*

La fin de ce récit illustre les nuances entre consentement, volonté, désir, et plaisir. Le jeune homme a consenti préalablement à ces actes. Si sa partenaire lui avait demandé une seconde avant de lui asséner tel ou tel coup s'il ressentait la volonté de se prendre un coup de pied ou de poing, il n'aurait su que répondre. Il ressent par contre au plus fort de lui-même le désir de cet agencement, de ce lien, dont ce coup de pied est un des éléments, et même un élément qui le renforce. Il reçoit ce coup parce qu'elle a décidé de le lui donner, qu'elle y prend plaisir, et qu'il aime qu'elle exerce ce pouvoir sur lui. C'est cet agencement, et sa verbalisation par la jeune femme, qui permet au jeune homme d'aimer ce qu'il n'aime pas, et même d'aimer parce qu'il n'aime pas, de jouir du fait que cela lui est imposé par celle à qui il permet d'exercer un pouvoir sur lui.

Le fait de tirer plaisir du pouvoir exercé sur son corps peut être une satisfaction en tant que tel et intensifier le plaisir. D'une autre manière, trouver plaisir dans l'humiliation peut renforcer celle-ci, et donc découpler le plaisir. Au-delà de la réflexion sur leurs propres relations, ou des démarches introspectives quant à leurs sentiments et sensations, le BDSM permet à nombre de ses

pratiquants une distance critique vis-à-vis des rapports de pouvoir, en les visibilisant, les caricaturant, ce qui équivaut à les renvoyer à leur caractère arbitraire. Il en est de même à propos du corps. En donnant un caractère ludique à la douleur, en érotisant des parties du corps qui ne le sont que rarement, on en vient à remettre en cause la fiction selon laquelle le plaisir sexuel découlerait mécaniquement des propriétés des organes génitaux, quand il est accomplissement du désir, c'est à dire déploiement d'un agencement.

Les actes cités dans le récit sont appréciés en relation avec ceux commis avant et après, liés à certaines responsabilités. Les responsabilités impliquées par le fait d'exercer un pouvoir correspondent à deux des acceptations du terme. D'une part, les responsabilités éthiques. Nous pouvons mentionner, entre autres, respecter les limites de son ou sa partenaire, maintenir les possibilités de dire « non » à telle ou telle pratique, et, si cela est souhaité, d'arrêter en cours de séance. Que l'on formalise ou non l'attention portée à celui ou celle à qui l'on vient de faire vivre une expérience intense, et possiblement déroutante, cette attention à la relation et à l'autre est souvent une nécessité, et elle donne parfois sens à l'expérience. Nous en venons là au second sens de la responsabilité, tel que le terme est parfois entendu en psychanalyse : métaboliser un événement, donner sens à une expérience à l'intérieur d'un vécu. Cela se fait souvent en lien avec l'autre. Le comportement de celle qui se soucie de son partenaire après ce moment est l'exact opposé de celui de qui, par exemple, un soir qu'elle n'a pas envie d'avoir un rapport sexuel, demande à sa copine si elle est sûre de ne pas vouloir faire un effort, et, en échange, lui promet de la laisser choisir le film qu'ils regarderont ensemble ensuite. Ouverture à l'autre et responsabilité dans le premier cas, égocentrisme et négation de l'autre dans le second. Le BDSM nous apprend, entre autres choses, que le sens n'est pas un symbole, ni un espace-temps, mais la manière dont les mots, les actes et les êtres sont reliés entre eux.



**Seconde volée de revendications d'actions extra-réalistes depuis les constitutions des cinq premières cellules le 10 février 2018, lors d'une discussion alcoolisée sous le chapiteau du fest-noz magmatique à Bellevue sur la Zad de Notre-Dame-des-Landes. Pour toute nouvelle constitution de cellule et revendication d'action extra-réaliste, écrire à extrareal@riseup.net**

« "Toujours convaincu que les prochaines actions de cellules extra-réalistes devraient être pisser dans un Duchamp et repeindre un Soulages en noir", disait cette singularité quelconque. Appréciant la proposition à sa juste valeur, nous nous désolons néanmoins que cette proclamation soit édictée plutôt que réalisée. Il aurait été tout aussi pertinent de poser un Duchamp dans la rue, ou de peindre un Soulages sur une paroi de chantier. Voilà qui, dorénavant, est fait. »  
communiqué de la cellule extra-réaliste Petits mais costauds

« Soucieux d'améliorer la vie des Rennais et Rennaises, la cellule extra-réaliste INVE déclare avoir caché dans de nombreux recoins secrets de la ville des bouteilles d'alcool fins. Si de rares cartes énigmatiques circulent sous le manteau, cette première énigme permettra peut-être aux plus perspicaces des fouineurs de goûter au contenu d'une petit mignonette fruitée :  
Passage discret, presque secret, entre Dinan et Saint-Malo.  
Sortie ouest, la grue veille.  
Là les murs de schiste rose ne disparaissent pas sous les blocs de béton. Ils y forment même une ribin, un chemin creux.  
Anfractuosités discrètes .

PS : ne cherchez pas la carte, la carte viendra à vous, ou pas. »  
communiqué de la cellule extra-réaliste INVE

« Nous, cellule extra-réaliste Saxifrage ex-Gloria Victis, déclarons avoir allègrement semé nombre de graines récoltées récemment sur la Zad dans différents parcs, jardins et autres pelouses interdites de Rennes.

Le Rumex est une plante qui peut rapidement devenir problématique dans les pâturages, il faudra que la Métropole aussi se démerde avec. Ils détruisent la Zad ? Nous l'amenons en ville. »

communiqué de la cellule extra-réaliste Saxifrages ex-Gloria Victis

« Circonspects face aux agissements de la cellule "Cuisse contre Noce", s'autoproclamant extra-réaliste à la suite d'actions tenant plutôt de la crypto-'pataphysique potache. Nous, réunis dans la cellule Hétérodoxie radicale avons décidé de radier sans attendre les usurpateurs précités de toutes les listes de diffusions des Surprises-parties imaginaires. Dont acte. »

communiqué de la cellule extra-réaliste Hétérodoxie radicale

« Nous, réunis ce jour pour la seule et unique fois, déclarons avec vigueur la création de la cellule extra-réaliste Cuisse contre Noce - voie orthodoxe modérée. Cette décision fait suite à la lecture du communiqué de la cellule Hétérodoxie radicale déclarant nous radier de toutes les listes de diffusions des Surprises-parties imaginaires en raison de notre supposé déviationnisme et ce avant même que nous ne nous soyons constitués en cellule effective. Il nous semblait en effet inconcevable d'être radiés sans jamais avoir existé auparavant. Ceci étant fait, la sanction de la cellule citée peut désormais s'appliquer, nous n'en avons que faire puisque dès cette phrase finie, nous n'existerons plus. »

communiqué de la cellule extra-réaliste Cuisse contre Noce - voie orthodoxe modérée

« À voisin raciste, pas de répit. Le nôtre nous exaspérant avec ses saillies xénophobes hebdomadaires, nous avons décidé de créer une chorale extra-réaliste de chants de métèques. Constituée de gens du coin et d'exilés de tous horizons, elle s'offrent le loisir de couvrir le mauvais goût musical dudit chauvin. L'iso-polyphonie vaincra. »

Chorale lorientaise extra-réaliste Musica populara

